

Introduction

Je suis assis au jardin avec un philosophe ; il va me répétant : "Je sais que ceci est un arbre" en montrant un arbre près de nous. Une tierce personne arrive là-dessus, l'entend et je lui dis : "Cet homme n'est pas fou : nous ne faisons que philosopher."

De la certitude (désormais DC), § 467.

« Je sais que ceci est ma main », prétend Moore en brandissant son bras devant lui. Wittgenstein lui rétorque aussi sec : « Tu ne *sais* rien du tout » (DC § 407). Que se trame-t-il derrière l'affirmation ou la négation d'un savoir qui semble être le plus trivial qui soit : tu sais qu'il y a là une main, oui, mais après ? pourrait-on répliquer. Dans ce choix terminologique apparemment anodin, c'est le sens des prétentions à savoir et à énoncer ce que l'on sait que Wittgenstein questionne. Il réduit ainsi le problème à sa plus élémentaire expression. Non pas : que puis-je savoir ? mais que sais-je ? Wittgenstein ne fait pas pour autant un usage sceptique de cette question. S'il dénie à Moore ce savoir, ce n'est pas pour relever une ignorance, mais pour souligner que, dans ce cas précis, le savoir qu'il y a là une main n'a pas plus de sens que la mise en doute sceptique.

Il est donc question de l'étendue et des limites de notre savoir, de la distinction conceptuelle entre savoir et certitude. Un problème philosophique classique, traditionnel, dira-t-on, mais, qui, sous la plume de Wittgenstein, semble prendre forme comme pour la première fois, libre de tout ancrage dans l'histoire de la philosophie, libre aussi de toute conclusion hâtive et précipitée. Cette liberté s'entend avant tout comme un déplacement du problème lui-même. Les doutes sceptiques et les méditations cartésiennes partagent au moins ceci que l'aveu d'incertitude comme la conquête de la certitude sont le résultat d'un dispositif

argumentatif. Que l'on cherche à mettre en évidence l'inanité des critères de vérité, ou à exhiber une certitude principielle qui tienne en échec les arguments sceptiques, le savoir est envisagé comme le point d'aboutissement d'une procédure de fondation et de justification.

C'est avec l'ensemble de cette démarche que rompt Wittgenstein, devancé par Moore : se réclamant du sens commun, Moore affirme qu'il sait en toute certitude des « truismes si évidents qu'ils ne valent pas la peine d'être énoncés » et entend en finir ainsi une fois pour toutes avec les élucubrations des idéalistes et des sceptiques. Aucun argument philosophique ne saurait ébranler ces certitudes. Tout cela, Wittgenstein lui accorde bien volontiers ; ce qu'il refuse en revanche, c'est que la simple énonciation de ces certitudes leur confère un sens. En affirmant savoir ce dont les sceptiques prétendent douter, Moore prend l'exact contre-pied des sceptiques et vide de sens ses propres prétentions au savoir : « L'erreur de Moore réside en ceci : à l'affirmation selon laquelle on ne peut pas savoir telle chose, répliquer : "je sais telle chose". » (DC § 521, voir également DC § 520) En se contentant d'inverser le geste des « sceptiques qui ne doutent que pour douter », Moore ne peut en retour qu'affecter d'être résolu. Revendiquer ou répéter obstinément que je sais que « c'est là ma main », ou que « ceci est un arbre » est dès lors au mieux un trait d'humour (DC § 463), au pire une affirmation passionnée mais incongrue, voire ridicule : « Je peux revendiquer avec passion que je sais que ceci (par exemple) est mon pied. Mais cette passion est après tout quelque chose de fort rare et il n'y en a aucune trace quand je parle habituellement de ce pied. » (DC § 376-7)¹

1. Je tiens à remercier tout particulièrement Christiane CHAUVIRÉ qui a lu une première version de ce travail et m'a encouragée à le poursuivre ; Claude ROMANO, qui a eu la patience de lire attentivement ces pages ; et Jean-Philippe NARBOUX, qui, par une relecture généreuse, les a considérablement enrichies.

Une approche grammaticale de la certitude

Toutefois, qui s'attendrait à une mise au point en bonne et due forme sur le concept de certitude aurait de quoi être déçu. L'infléchissement que lui fait subir Wittgenstein est celui qui sépare une recherche grammaticale d'une démarche épistémologique¹. Sans entrer encore dans le détail de l'analyse de Wittgenstein, nous voudrions préciser en quel sens le caractère grammatical du questionnement modifie en profondeur l'abord du problème lui-même.

La certitude prend traditionnellement place dans ce qu'on appelle les degrés de l'assentiment, du tenir-pour-vrai. Elle caractérise alors d'une part une attitude de l'esprit qu'on présente habituellement comme une adhésion ferme et entière et, d'autre part, l'objet et le motif de cette adhésion, une connaissance vraie qui est tenue pour telle. Selon la validité de cette connaissance, elle donne lieu à deux définitions distinctes :

- l'adhésion ferme et entière à ce qui paraît être vrai, et elle regroupe alors les cas qui relèvent de la croyance et ceux qui correspondent à un véritable savoir.
- l'assurance qui résulte de la possession de la vérité. L'assentiment repose alors sur un fondement logique, scientifique ou métaphysique.

Elle renvoie dans le premier cas à un état psychologique essentiellement négatif, et recoupe une absence de doute et d'hésitation, alors que, dans le second, elle est positive et normative et désigne l'adhésion de l'esprit à une cause ou à un fondement précis. Le problème philoso-

1. Voir sur ce point l'article de Sandra LAUGIER, « Wittgenstein et la science », dans *Les Philosophes et la science* sous la direction de Pierre WAGNER, Gallimard, 2002, ainsi que le numéro spécial de la *Revue de Métaphysique et Morale* dirigé et présenté par Christiane CHAUVIRÉ, n° 2, avril-juin 2005, « Wittgenstein et les sciences ». Nous entendons ici « épistémologie » au sens large d'une interrogation sur les structures, les méthodes et les fondements de la connaissance. Sur l'histoire du terme d'épistémologie (et ses rebondissements), on pourra consulter dans l'introduction des *Philosophes et la science*, « Épistémologie et philosophie des sciences », par Pierre WAGNER, p. 37 et suivantes.

phique majeur que pose la notion de certitude tient à la légitimité de la distinction entre ces deux acceptions. La scission de la notion ne tient pas seulement à l'opposition entre la négativité de l'absence de doute et la positivité de la possession du savoir, mais également à l'opposition entre la subjectivité de l'assentiment et l'objectivité de ce qui est connu, selon que l'on entend la certitude comme un *tenir pour vrai* – c'est ainsi que l'on pourrait comprendre le ravalement humien de la vérité au rang de simple certitude subjective – ou comme un *tenir pour vrai* – Spinoza refuse ainsi l'homonymie entre la certitude subjective et la véritable certitude, qui n'a rien de commun avec la première et n'est autre que la possession de la vérité. La certitude désigne l'adhésion de l'esprit à ce qui est évident ou à ce qui lui paraît évident, introduisant par là la possibilité de l'erreur ; elle s'infléchit, par conséquent, soit dans le sens d'une subjectivisation de la vérité, soit dans celui de la réflexion de la vérité elle-même.

Or, la réflexion de Wittgenstein s'oppose tant à une approche qui établirait une continuité des degrés d'assentiment qu'à une objectivisation de la certitude, qui ne ferait plus qu'un avec la vérité. L'enquête vise à circonscrire en référence à des jeux de langage ordinaires et fictifs ce que nous tenons pour certain et, corrélativement, ce qu'il est permis de mettre en doute : Wittgenstein part de l'emploi du terme *savoir* dans les propositions énoncées par Moore (du type « je sais que ceci est une main » ou encore « je sais que je suis un être humain ») pour le rectifier, et lui substituer progressivement une autre catégorie conceptuelle, celle de la certitude. Il s'agit de mettre en évidence les distorsions que la philosophie fait paradoxalement subir à l'usage ordinaire du langage. Mais cette mise au jour est à son tour de part en part conceptuelle : l'enjeu n'est pas tant de s'appuyer sur nos conversations ordinaires et empiriques pour y situer le sens véritable, que de décrire les différentes catégories conceptuelles (savoir, croire, être certain) à l'œuvre, en les réinsérant dans des jeux de langage habituels, dont la réflexion philosophique les a indûment coupés.

À cet égard, si *De la certitude* est bien l'œuvre du dernier Wittgenstein¹, la méthode employée ne diffère pas en son fond de celle des *Recherches philosophiques*, et répond en partie à leur programme : « Quand les philosophes emploient un mot – “savoir”, “être”, “objet”, “je”, “proposition”, “nom” – et s'efforcent de saisir l'essence de la chose en question, il faut toujours se demander : Ce mot est-il effectivement employé ainsi dans le langage, où il a son lieu d'origine (*Heimat*) ? Nous reconduisons les mots de leur usage métaphysique à leur usage quotidien. » (*Recherches philosophiques*, désormais RP § 116)

Wittgenstein déplace en effet jusqu'aux termes du problème : il n'est pas incident de remarquer que, plus fréquemment encore que *Gewißheit* (qui désigne avant tout en allemand la certitude morale et théologique), Wittgenstein emploie le terme de *Sicherheit*. La « certitude » est ainsi reconduite à son usage quotidien d'« assurance ». La substitution des termes en dit long sur la désacralisation que connaît ici le concept de certitude. Ce retour à l'ordinaire n'est pas exclusif d'un recours fréquent à des jeux de langage fictifs, qui sont autant d'expériences de pensée anthropologiques² : Wittgenstein prend l'exemple d'un peuple qui ne disposerait pas du terme *savoir* (DC § 443), celui d'un bref dialogue avec un martien (DC § 430). Il replace également le propos de Moore dans des contextes imaginaires, dans lesquels il prendrait sens : sont ainsi évoqués successivement la rencontre de Moore et d'un roi qui aurait été élevé dans la conviction que le monde a commencé avec lui (DC § 92), la capture malencontreuse de Moore par une tribu qui formulerait le « soupçon qu'il vient d'une région mystérieuse située entre la lune et la terre » (DC § 264), enfin le cas d'une tribu qui croirait qu'il est possible de se rendre sur la lune (DC § 106) ou que leur roi peut provoquer la pluie (DC § 132).

-
1. Sur « L'idée d'un troisième Wittgenstein » fondée en partie sur une réévaluation de DC, voir Danièle Moyal-Sharrock, *The Third Wittgenstein : The Post-Investigations Works*, Ashgate, p. 1-11.
 2. Pour une meilleure compréhension de cet usage par variations voir Christiane CHAUVIRÉ, *Le Moment anthropologique de Wittgenstein*, Kimé, 2004, et Philippe de LARA, *Le Rite et la raison : Wittgenstein anthropologue*, Ellipses, 2005.

La recherche n'est pas celle d'un sens originel ou originaire, mais est tributaire d'une détermination particulière de la signification. On connaît la formule célèbre des *Recherches* qui définit la signification par l'usage : « Pour une *large* classe des cas où il est utilisé – mais non pour tous –, le mot “signification” peut être expliqué de la façon suivante : La signification d'un mot est son emploi dans le langage. » (RP § 43) Comme le répète à loisir Wittgenstein dans *De la certitude* : « C'est dans son emploi (*Gebrauch*) seul que la proposition a un sens. » (DC § 10) Il n'y a pas de sens en soi, mais seulement dans des circonstances déterminées ou définies, mais surtout l'usage n'est pas manifeste. Notre grammaire manque de caractère synoptique, d'*Übersichtlichkeit* (RP § 122). L'analyse grammaticale a donc une visée clarificatrice : elle débusque les analogies trompeuses entre différentes formes d'expression, et les dissipe en remplaçant l'usage incorrect d'un terme par son usage correct. Elle ne corrige pas pour autant le langage ordinaire : la philosophie « laisse toutes choses en l'état » (RP § 124), mais certaines formes d'expression sont abandonnées comme dépourvues de sens, ici, l'usage que Moore fait de « je sais ». C'est précisément parce que « les confusions qui nous occupent se produisent, pourrait-on dire, quand le langage tourne à vide et non quand il travaille » (RP § 132), que la rectification grammaticale ne se confond pas avec une réforme du langage ordinaire. L'enquête est qualifiée de logique (DC § 56), en ce qu'elle ne s'immerge dans le(s) jeu(x) de langage que pour le(s) décrire. Notons qu'elle ne se contente donc pas de décrire la situation, mais qu'elle décrit la « situation conceptuelle (interne au langage). » (DC § 51)

L'établissement du texte

Il s'agit plus précisément d'un ensemble de notes que Wittgenstein avait consignées dans différents cahiers, et qui n'étaient pas destinées à être publiées. Les exécuteurs testamentaires de Wittgenstein, Elisabeth Anscombe et Henrik von Wright, ont regroupé ces manuscrits écrits entre 1949 et 1951, et les ont intitulés *De la certitude*. Ils présentent eux-

mêmes l'établissement du texte et les conditions de son élaboration dans une préface qui n'est pas reproduite dans la traduction française :

« Au milieu de l'année 1949, il se rendit aux États-Unis sous l'invitation de Norman Malcolm¹, restant à la maison des Malcolm à Ithaca. C'est Malcolm qui réveilla son intérêt pour la « Défense du sens commun » de Moore, c'est-à-dire pour les prétentions de celui-ci à connaître avec certitude un certain nombre de propositions, telles que “Ceci est une main”, et “celle-là une autre”, et “La terre a existé depuis longtemps avant ma naissance”, et “Je ne me suis jamais beaucoup éloigné de la surface de la terre”. Les premières proviennent de la « Preuve du monde extérieur » de Moore, les deux autres sont tirées de sa « Défense du sens commun ». Wittgenstein s'y était intéressé depuis longtemps et avait confié à Moore que c'était son meilleur article. Moore l'avait approuvé. Ce livre contient l'ensemble de ce que Wittgenstein écrivit sur ce thème de ce moment-là à sa mort. Il est composé de remarques de premier jet, qu'il n'a de son vivant ni revues ni remaniées. [...] Il semble approprié de publier ce travail pour lui-même. Ce n'est pas une sélection ; Wittgenstein l'indiqua dans ses carnets comme un thème séparé, qu'il reprit apparemment pendant quatre périodes distinctes durant ces dix-huit mois. Cela constitue un traitement unique et soutenu de ce thème. »

Le lecteur est prévenu dès l'abord : c'est à la résolution en acte d'un problème philosophique précis qu'il est convié, et la réflexion progresse jusqu'à la dernière remarque sans se départir de cette marque interrogative, voire inchoative. C'est dire que Wittgenstein reprend inlassablement la clarification du concept de *certitude* et des concepts voisins de *savoir* et de *croyance*, multipliant à loisir variations, reprises, régressions sur le même thème, ou plutôt à partir de différents paradigmes de certi-

1. Norman MALCOLM, élève de Wittgenstein, venait d'écrire un article à ce sujet, « Defending Common Sense » (1949), qui montrait que la défense du sens commun de Moore, « A Defence of Common Sense » (1925) n'était précisément pas conforme au sens commun, mais tout aussi métaphysique que l'attaque de ses adversaires idéalistes et sceptiques, voir Ray MONK, *Wittgenstein, le devoir de génie*, Éditions Odile Jacob, p.543 sq.

tude. Le lecteur s'affronte à un matériau brut, qui mêle indissolublement avancées et doutes, remarques philosophiques et agacements ponctuels suscités par la difficulté de la tâche et de l'expression (la journée du 19 mars 1951 est à cet égard éloquente). La rédaction n'a d'ailleurs pas été continuée : le livre se compose de cinq manuscrits accolés par les éditeurs. Cette pure et simple juxtaposition ne doit pas induire en erreur, et en particulier laisser accroire que Wittgenstein se serait exclusivement consacré dans ses dernières années à une réflexion sur la certitude : il s'agit bien là de l'approfondissement et de la discussion d'une question singulière, mais dont le développement s'est fait parallèlement aux remarques sur les couleurs et à celles sur l'intérieur et l'extérieur¹. Les dernières pensées de Wittgenstein ne se laissent donc pas artificiellement séparer comme autant de domaines d'objets étanches. La lecture de *L'intérieur et l'extérieur* et des *Remarques sur les couleurs* est au contraire nécessaire pour comprendre de quelle certitude il est précisément question dans *De la certitude*².

Le questionnement n'est pas rhapsodique pour autant : structurellement, la pensée de Wittgenstein se présente sous la forme d'une recherche (*Untersuchung*), sous une forme, par conséquent, exploratoire autant que dialogique : « Ce que j'écris est presque toujours un dialogue avec moi-même. Des choses que je me dis entre quatre yeux³. » Le dialogue ne se joue pas seulement entre Wittgenstein et ses différents interlocuteurs, ici Moore, mais entre plusieurs voix de Witt-

-
1. Selon la classification de VON WRIGHT, DC § 1-65 correspondent au manuscrit de Wittgenstein, désormais MS 172, qui contient en outre quelques passages des *Remarques sur les couleurs* II ; DC § 66-192 au MS 174, qui commence par la cinquième partie des *Derniers écrits sur la philosophie de la psychologie* II ; DC § 193-425 au MS 175 ; dans MS 176, DC § 426-532 succèdent à la première partie des *Remarques sur les couleurs*, et avant § 524-637 se loge *Derniers écrits sur la philosophie de la psychologie* II, IV, enfin MS 177 contient DC § 638-676.
 2. Voir *Wittgenstein, dernières pensées*, en particulier sur ce point le début de l'article de Sandra LAUGIER, « Le sujet de la certitude », p. 237-8.
 3. *Remarques mêlées*, trad. française Gérard GRANEL, Mauvezin, TER, 1984, p. 97 ; Stanley CAVELL a souligné avec force la dimension dialogique des écrits de Wittgenstein, en élaborant son propre concept de voix.